Zeitschrift: Hispanica Helvetica
Herausgeber: Sociedad Suiza de Estudios Hispánicos
Band: 2 (1991)

Artikel: De Raimundo Lulio al Vaticano II : artículos escogidos
Autor: Sugranyes de Franch, Ramon
Kapitel: Portrait de l'Espagne
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-840881

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 25.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

PORTRAIT DE L'ESPAGNE

I. IL Y A ENCORE DES PYREÉNÉES!

Il fut un temps —de 1520 a 1650, à peu près— où le monde était habitué à prendre terriblement au sérieux les choses d'Espagne. L'histoire universelle y reconnaît l'époque de l'hégémonie espagnole. Et cette hégémonie s'exerça de fait pendant plus d'un siècle sur tous les domaines de la vie et de la culture.

Dès les années 1530, toute l'Amérique, du Río Grande du Nord à la Terre de Feu, était sinon encore colonisée —et elle le fut bientôt— ,du moins conquise par les Castillans et les Portugais. Des navigateurs hardis pouvaient accomplir le tour du monde sans toucher dans leur periple d'autres ports que ceux où flottaient les drapeaux des deux monarchies hispaniques. Charles-Quint, le brillant empereur de la Renaissance, le dernier aussi des empereurs d'Occident, puis son fils, l'austère Philippe, enfermé dans la grandeur non moins austère de son Escurial, pouvaient se vanter à bon droit: le soleil ne se couchait jamais sur leurs domaines. Lorsque le Portugal fut reuni à la couronne de Philippe II, seuls quelques pays de la vieille Europe échappaient à sa puissance. Et ceux-là connaissaient lourdement le poids des armes espagnoles. Les galions chargés d'or affluaient au port de Séville. Les lettres et les arts florissaient en Espagne et la vie spirituelle y brillait d'un éclat aussi vif que la vie intellectuelle. Ni la religiosité ni la culture des Espagnols ne paraissaient alors étrangères à l'Europe. Tous les hommes lettrés suivaient de près la littérature espagnole, et l'imprimerie en multipliait les traductions. Les grands écrivains, tels Shakespeare ou Rotrou, Corneille ou Molière, ne dedaignaient pas d'en imiter les modèles. Et l'empreinte des théologiens espagnols restait profondément marquée dans les chapitres essentiels du Concile de Trente.

A partir de 1650, l'intelligence politique du Cardinal de Richelieu et les contradictions internes d'un empire si vaste en avaient épuisé la vigueur. Une longue periode de décadence s'ouvrit pour l'Espagne. Le pays, certes, continuait à vivre. Les hommes n'étaient guère moins attachants, les problèmes guère moins complexes et difficiles. Mais ils n'in-

téressaient plus les nations étrangères. Petit a petit, depuis le début du XVIIIe siècle surtout, l'Espagne fut oubliée. «Il n'y a plus de Pyrénées! se serait écrié Louis XIV, en 1700, le jour où il plaça son petit-fils sur le trône de Madrid. Mais par une de ces cruelles ironies dont l'histoire est prodigue, cette parole marqua, comme par antiphrase, le début de l'isolement de l'Espagne. Les Pyrénées ont pris leur revanche: comme une haute barrière, elles ont coupé la Péninsule terminale de l'Europe du reste du continent et elles l'ont tenue à l'écart des grandes lignes de communication de la pensée et même de l'économie.

Méconnue, l'Espagne tomba dans la triste catégorie des pays pittoresques. Les gens du monde s'y rendirent pour goûter à l'attrait douteux de l'exotisme et aux morbides voluptés que permet d'imaginer une littérature conventionnelle. Le cliché de l'Espagne de *Carmen* s'impose, avec ses gitans et ses castagnettes (et l'on oublie que Mérimée à fait précéder sa nouvelle d'une longue introduction, savante et ennuyeuse, pour nous faire comprendre le milieu fort particulier qu'il y décrit...). Personne ne prend plus au serieux les «cosas de España » que l'on ne connaît d'ailleurs que par des impressions de surface.

Soudain, la guerre civile de 1936 a donné a ce pays une actualité douloureuse. Mais l'image d'Epinal —ou la caricature des journaux politiques— à pris encore une fois le pas sur l'étude approfondie des causes du conflit sanglant et de ses conséquences. La simplification est toujours commode. Chacun a choisi un des partis, selon ses préférences, et l'a paré de toutes les vertus de sa religion —ou de son absence de religion! Pour les uns la guerre civile a été le combat glorieux du peuple espagnol contre l'oppression capitaliste et clericale, pour les autres, la croisade victorieuse de l'Espagne catholique contre les ennemis éternels de la Foi. Dès lors, chacun a vu toute l'histoire espagnole sous l'angle de cette guerre civile et pour chacun l'âme de l'Espagne a eté tout simplement l'idée passionnellement vécue, qui animait les combattants de son choix.

La vie quotidienne a repris ensuite fort heureusement ses droits. Et le tourisme a ouvert l'Espagne aux visiteurs étrangers de plus en plus nombreux. Mais le tourisme industrialisé, cette plaie de notre époque, a-t-il vraiment contribué à mieux faire connaître l'Espagne? J'en doute. Le vieux cliché littéraire a été remplacé par l'affiche de propagande; le voyageur romantique, par un bourgeois en vacances, moins friand de pittoresque et plus soucieux de calculer le taux de change et les prix des hôtels et des chaussures...

Il est facile de faire une évocation du genre pittoresque. Facile, peut-être aussi amusant, pour peu que le genre réussisse. Mais en tout cas banal et certainement inutile. Elles sont au demeurant nombreuses ces évocations, qui vont du coup d'oeil bariolé d'une course de taureaux sous le soleil d'été, aux danseuses andalouses «au sein bruni», un œillet rouge piqué dans les cheveux d'ébène, sans oublier les processions de la Semaine Sainte, où la sincère piété et l'esprit de mortification quelque peu spectaculaire des pénitents encapuchonnés, marchant pieds nus dans les rues ou traînant de longues chaînes, se joint a l'éclat des sculptures baroques et des images sanglantes du Christ. Ce sont ces evocations qui, selon la qualité litteraire de leurs auteurs s'intitulent *Sang et arènes* ou *Du sang, de la volupté et de la mort.* ou encore, *L'Espagne mystique* et *L'épée et la croix,* lorsque l'écrivain est plus sensible aux luttes religieuses qu'à un esthetisme décadent.

II. COMPLEXITÉ DE L'ESPAGNE

Ce que je voudrais essayer ici est un portrait spirituel, aussi fidèle que possible, de l'Espagne et des Espagnols —et aussi vivant qu'il me sera donné de le tracer. Un tel portrait sera nécessairement complexe. Et nuancé. Car la réalite l'est toujours. Et peut-être en Espagne plus encore qu'ailleurs.

Entendons-nous: ce n'est pas que je dénie toute validité aux éléments pittoresques. Ils jouent un grand rôle dans la vie de l'Espagne —même dans sa vie religieuse. Et ce n'est pas non plus que je refuse en bloc les clichés. Ils reflètent —avec plus ou moins de bonheur— les aspects extérieurs, qui sont les plus voyants, les plus faciles à déceler, de l'âme espagnole. Ils sont surtout fragmentaires. Mais ils gardent une valeur, tantôt comme symptômes, tantôt comme explication de phénomènes plus profonds, —parcelles d'une réalité somme toute beaucoup plus complexe.

Tous les pays ont leur complexité et il est illusoire de vouloir les enfermer dans des formules stéreotypées. Les idées toutes faites sur la psychologie des peuples sont bien souvent inexactes. Gardons-nous donc des généralisations et gardons-nous-en surtout lorsqu'il s'agit de l'Espagne. Car la diversité de ce pays est extraordinaire.

LE SOL

Le peuple espagnol, comme la géographie et le climat de son sol, est divers, multiforme. Du point de vue physique, I'Espagne est un monde

en réduction. Sans verser nullement dans le determinisme historique, il est possible d'attribuer à la géographie un rôle fort important dans la formation de son âme. Il y a en Espagne des régions naturelles fortement accusées, différenciées. Et, ce qui compte le plus, très nettement separées les unes des autres par des chaînes de montagnes, quand ce n'est pas par des étendues désertes. En tout cela —et en beaucoup d'autres choses encore— l'Espagne est en contraste radical avec la France. Ici, les fleuves sont des élements de communication, les plaines des surfaces de contact, tout préparait la «douce France» vers un avenir cohérent et unifié. En Espagne il n'en est rien: le bassin de chaque fleuve constitue un monde à part; il n'y a guère de centre naturel valable pour tout le pays. Madrid n'est que la capitale créée de toutes pièces par Philippe II, au centre de la carte —aveu décisif de l'impossibilité de gouverner toute la Péninsule à partir d'une de ses régions. Pays composite, aucun de ses éléments ne saurait dominer les autres, tandis que tous éprouvent en revanche la plus grande difficulté à collaborer ensemble.

LES PEUPLES

Depuis les peuplades diverses de la préhistoire, venant tantôt d'Europe, tantôt d'Afrique, en passant par les Phéniciens, les Grecs, les Romains, les Wisigoths, les Arabes et les Juifs, il y a eu en Espagne jusqu'au Moyen-Age un chasse-croisé de toutes les races: Indo-Européens et Sémites, Celtes, Latins et Germains; chacun de ces peuples a choisi dans l'extrême variété des climats péninsulaires celui qui s'adaptait le mieux à son temperament. De très anciennes populations, dont les traces se perdent dans la nuit des temps, ont laissé leur langue, toujours vivante dans un coin de l'Espagne —et de la France: la langue basque. D'autres ont constitué les differents substrats au contact desquels le latin s'est diversifié en trois grandes langues littéraires, le castillan, le catalan et le portugais, —chacune d'elles subdivisée en de nombreuses variétés dialectales.

LES ESPAGNES

Le résultat d'une elaboration historique si complexe? Marcelino Menéndez y Pelayo, l'illustre penseur et erudit qui à l'occasion du centenaire de sa naissance, il y a deux ans, a éte presque officiellement consacré comme le grand définisseur des réalités nationales en Espagne, l'exprime avec une clarté saisissante: «Le peuple espagnol est un dans la croyance religieuse, mais diversifié dans tout le reste, dans les races,

dans les langues, dans les coutumes, dans les législations, dans tout en somme ce qui peut diviser un peuple».

«Un dans sa croyance religieuse»— et j'y reviendrai. Mais divisé sur tout le reste. Quoi d'etonnant donc ce que l'Espagne soit, parmi toutes les nations d'Europe, celle qui le plus souvent s'interroge, non seulement sur son destin, mais aussi sur sa propre structure interne, sur sa constitution vitale, dans le passé et dans le present? De nombreux peuples affectionnent l'autocritique —surtout lorsqu'ils croient que l'étranger ne les écoute pas. Mais aucun autre ne peut présenter une liste aussi longue de livres et d'essais sur son existence même en tant que peuple. Le désastre de 1898 —la guerre contre les Etats-Unis et la perte des derniers lambeaux de cet empire où le soleil ne se couchait jamais— ont donné le branle. Depuis, tous les historiens, tous les philosophes, tous les ecrivains et les penseurs espagnols de ce siècle (et ils sont nombreux et importants, comme dans un nouveau «Siècle d'or» de la culture) ont reflechi et ont écrit sur ce thème fondamental, inépuisable: Qu'est-ce que l'Espagne? *España como problema,* titrait un des penseurs les plus aigus, les plus ouverts, les plus généreux de la génération présente, Pedro Laín Entralgo.

Quoi d'étonnant encore que des écrivains autorisés —et j'en connais plusieurs, venant des points les plus éloignés de l'éventail idéologique—aient proposé de reprendre le terme *les Espagnes,* qui jusqu'au XVIII siècle était la désignation officielle du pays *(Hispaniarum Rex,* disaient les monnaies par exemple)?

Oui, l'Espagne est un pays de variété, —et même de contrastes. C'est bien la seule généralisation légitime. Et ces contrastes subsistent aujourd'hui entre les diverses zones du pays. Comme ils subsistent entre ses diverses classes sociales. Ils imprègnent fortement la psychologie, individuelle et collective, des régions; ils marquent les lettres et les arts, de même qu'ils se traduisent en des manières diverses de vivre l'unique foi catholique.

Par un phénomène analogue, les étapes successives de l'histoire espagnole ne présentent pas de continuité. On dirait qu'en Espagne l'histoire avance par bonds successifs, qu'elle fait des zig-zags. Une époque déterminée ne développe pas nécessairement les virtualités contenues dans celle qui la précède: elle en est même souvent la négation. Nous chercherons en vain dans l'histoire des Espagnes cette cohérence, cette continuité qui caractérise, en gros, l'histoire politique de la France, de l'Angleterre ou de la Russie. Tout comme nous chercherons en vain

dans l'art espagnol ces traits soutenus, ces constantes que nous découvrons aisément dans l'évolution de l'art italien.

LE PAYSAGE

De ces séries de contrastes, —synchroniques les uns, diachroniques les autres—, on pourrait donner de nombreux exemples. Commençons par le paysage et par l'interprétation qu'en donnent les poètes: nous pénétrerons ainsi dans l'âme de quelques regions d'Espagne.

Franchissons les Pyrénees Orientales. Nous sommes en plein dans la Catalogne, que prolongent au Sud le pays de Valence et, plus loin, les Iles Baléares. C'est l'Espagne méditerranéenne, riante, sereine, classique. Le pays où fleurit l'amandier en janvier et l'oranger en avril. Mais la Catalogne à son tour, est une région très variée, des paysages de haute montagne au sommet des Pyrénées, jusqu'aux rives d'une mer hellénique. Phéniciens et Carthaginois, de race sémitique, ont marqué leur empreinte sur un vieux fonds ibérique; puis les Grecs y ont établi des colonies analogues à celles de la mer Ionienne; les Latins enfin en ont fait une des régions les plus intensément romanisées de l'Empire. La langue catalane, que le moyen-âge roman a donné à ces contrées, est toujours la langue d'expression courante de six millions d'habitants.

Mais si l'on entre en Espagne par les Pyrénees occidentales, c'est une toute autre région que l'on rencontre: c'est l'Espagne humide, au climat atlantique, avec une race d'hommes durs et rêveurs, propre des pays brumeux: les Basques, à la foi intrépide et à la décision inflexible. Viennent ensuite les paysages tendres des Asturies et enfin la Galice, avec son héritage celtique, que de nombreux traits rapprochent de la Bretagne. L'âme de la Galice se traduit dans la «saudade» cette inguérissable et délicieuse mélancolie de ses poètes. Nous sommes ici bien près du Portugal et la langue, tout comme le tempérament des hommes de Galice se rattachent à la langue et au temperament de ce peuple de navigateurs.

Au sud de la Péninsule, c'est l'Andalousie, «Al Andalus» des Arabes, avec ses cités pleines de charme —malgré la réclame des agences de voyage— et de souvenirs de l'Islam; souvenirs grandioses, comme la mosquée de Cordoue, ou délicats comme l'Alhambra de Grenade. Séville en garde également; mais ce qui compte ici c'est surtout le XVIe siècle, le temps où cette ville regorgeait des richesses que lui donnait son monopole du commerce avec l'Amérique. Pays de contrastes aussi que l'Andalousie, avec la pauvreté inimaginable de la côte d'Alméria et l'abondance des jardins de Grenade, au pied des blancs sommets de la

Sierra Nevada. Deux grands artistes ont donné de nos jours l'interprétation esthétique de l'Andalousie, le poète Federico García Lorca et le musicien Manuel de Falla.

Au centre de l'Espagne se dresse le haut plateau des deux Castilles. Etendues immenses, austère paysage de la plaine à peine ondulée, verte au printemps lorsque le blé lève, grise uniformément des que les vagues dorées de la moisson ont été engrangées. Seuls les châteaux magnifiques, les étonnants «châteaux en Espagne» dressent leurs silhouettes crénelées sur chaque butte rocheuse. Aucune volupté dans ce paysage qui nourrit un peuple sobre, méditatif, fidèle aux réalités transcendantes; peuple de conquérants, qui possède au plus haut degré le sens de la grandeur et qui sait mettre une incroyable ténacité dans ses entreprises héroïques —comme dans l'épopée de la conquête américaine—, ce peuple castillan a été l'artisan à la fois de la grandeur et de la faiblesse de l'histoire moderne d'Espagne. Il a donné sa foi et sa langue à un monde, sans rien changer à sa propre manière d'être.

Nombreux ont eté les poètes de Castille. Aucun peut-être n'a saisi aussi profondement que Miguel de Unamuno l'essentiel de ce paysage,«mer petrifiée, remplie de ciel» que chante son poème *Castille:*

Tu me soulèves, terre de Castille,
sur la paume rugueuse de ta main,
vers le ciel qui t'embrasse et rafraîchit,
le ciel, ton maître.
Terre nerveuse et sèche et bien ouverte,
mère de cœurs et mère aussi de bras,
le présent prend en toi les vieilles teintes
d'un jadis noble.
...Ta vaste et ronde face est toute cime,
ou je me sens porté plus près du ciel;
et c'est l'air des sommets que l'on respire
là, sur tes landes...[1]

Loin de ce paysage d'absolu, le Méditerranéen chante le sien d'une voix toute autre. Voici *Cala Gentil,* du poète majorquain Costa i Llovera:

La vague claire d'un bleu de ciel
baise le ruban doré de la plage;
les grands pins versent genereusement
senteurs de baume, ombre sereine,
suave rumeur;
oh, doux séjour de beauté et de paix!...

Ou le debut du *Chant spirituel* du Catalan Joan Maragall:

> Si le monde est déjà si beau, Seigneur,
> pour qui regarde
> avec des yeux remplis de votre paix,
> que pouvez-vous nous donner de plus en l'autre vie ?...
> Avec quels autres sens me le ferez-vous voir
> ce ciel bleu au-dessus des montagnes
> et la mer immense et le soleil
> qui brille partout ?...

LES ARTS PLASTIQUES

Voici d'autres exemples de la diversité espagnole. Les deux attitudes extrêmes que l'art sacré d'expression figurative a connues dans toute l'histoire de l'Eglise sont probablement représentées par deux Musées essentiels —et fort peu connus des touristes, hélas!— tous deux en Espagne: l'extrême idéalisation de la peinture, l'hiératisme d'une figuration grandiose, solennelle, linéaire, majestueusement dépourvue d'anecdotes, est celle des fresques romanes de Catalogne (du XIe et du XIIe siècles), réunies au Musée de Barcelone; le naturalisme extrême, anecdotique, passionné et sanglant, l'humanisme baroque, d'un réalisme mouvementé, d'une religiosité touchante et pittoresque, anime les sculptures du XVIIe siècle castillan au Musée de Valladolid, le plus important du monde pour l'imagerie baroque.

Ces deux tendances fondamentales de l'art demeurent, en Catalogne et en Castille respectivement, tout au long de l'histoire. L'empreinte romane, classique à sa manière et meditérranéenne, est perceptible jusque dans les grandes cathédrales gothiques du pays catalan: Gérone, Tarragone ou Majorque, et dans les lignes sévères, géometriques des monastères catalans (Pedralbes, Poblet, Santes-Creus), où jusqu'au XVe siècle triomphe la ligne horizontale —une architecture qui enthousiasmait Le Corbusier. Tandis que l'expressionisme baroque, populiste et quelque peu cruel est dejà perceptible dans l'art castillan du XVe et apparaît encore chez Goya, au XIXe, et chez des peintres presque contemporains, comme Zuloaga.

CONTRASTES HISTORIQUES

J'ai aussi parlé de contrastes entre deux époques qui se suivent, dans l'histoire, et ne se ressemblent pas; voire, qui s'opposent. On ne saurait imaginer de contraste plus frappant, dans tous les domaines de

la vie, publique et privée, de la politique et de la culture, que celui des deux moitiés du XVIe siècle, les regnes respectifs de Charles-Quint et de Philippe II. Celui de l'Empereur, tout ouvert vers l'extérieur, brillant, heroïque, à la fois conquérant et dilapidateur, l'époque de la grande crise de conscience des catholiques, stimulée par la Renaissance, l'influence d'Erasme, la Réforme et le scandale du Sac de Rome par Charles-Quint lui-même. Celui de son fils, Philippe II, nationaliste, sévère, ascétique et constructeur; l'époque où l'Espagne se replie sur elle-même pour mieux vivre sa vie intérieure, l'époque des grands saints et des ecrivains ascétiques et mystiques.

Contraste aussi du XVIIe siècle baroque, passionnément religieux et foncièrement original, avec le XVIIIe, raisonneur, sceptique, classiciste, soumis à l'influence française, qu'ont amenée les Bourbons.

III. L'ESPAGNE CATHOLIQUE

Les attitudes vitales changent du tout au tout. La foi catholique demeure: ce même peuple espagnol que Menéndez Pelayo déclarait divers «dans tout ce qui peut diviser un peuple», il le déclarait aussi «un dans sa croyance religieuse». Voici un point capital pour comprendre le génie de l'Espagne.

L'Espagne est un pays catholique. Elle l'a toujours été, depuis les premiers siècles du christianisme, et comme pour nul autre pays le catholicisme est devenu le moteur le plus puissant de son histoire et la source la plus profonde de son inspiration. Et je dois ajouter —pour venir à l'encontre d'une possible objection— que l'Espagne est toujours un pays catholique. Du moins par le fait aisément contrôlable que tous les Espagnols sont baptisés et que presque tous meurent dans le sein de l'Eglise. De ceux qui sont morts en une année dans les villes de plus de 100.000 habitants, 1% seulement fut enterré en terre non-bénie. Et dans ce 1% sont comptés les suicidés, les enfants morts sans baptême et le 0,20 pour mille de protestants qu'il y a en Espagne! Le moment actuel est même de pleine affirmation catholique. Après les années difficiles de la République, qui ont vu le Gouvernement s'opposer à l'Eglise, après les heures tragiques de la persécution sanglante, totale, pendant la guerre civile, l'ambiance officielle est aujourd'hui entièrement favorable au catholicisme. L'Eglise connaît la paix extérieure. Tout le monde a pleine conscience que l'Espagne est catholique. Tous, jusqu'à l'homme de la rue, acceptent comme un fait cette appartenance religieuse, que personne ne met en discussion. Mieux, quelques-uns s'en enorgueillissent: «L'Espagne est

catholique —disent-ils—, la nation la plus catholique du monde», sans se rendre compte du pharisaïsme naïf que cette affirmation renferme.

Unanimité impressionnante! Irons-nous jusqu'à admettre que la foi anime la vie entière des Espagnols et que ces 28 millions d'habitants —moins 1%— pratiquent tous leur religion? Ce serait trop beau! En fait, pour beaucoup, s'ils naissent et s'ils meurent dans l'Eglise, ils éprouvent aussi pas mal de peine à vivre selon sa loi. Les statistiques d'une ville moyenne de la grande banlieue de Barcelone parlent de 50% de présence à l'eglise le dimanche —ce qui n'est pas mal! Mais celles des quartiers prolétaires ramènent le chiffre de la pratique dominicale à 10 ou même à 5 % —ce qui nous rapproche sensiblement des pays dits déchristianisés. Parmi les absents du culte dominical il y a un petit nombre de bourgeois, quelques intellectuels et —hélas!— beaucoup d'ouvriers.

J'ai bien l'impression qu'une etude fouillée de sociologie religieuse dans une paroisse espagnole[2] aurait des résultats somme toute analogues à ceux que nous connaissons bien par ailleurs. Laissons donc de côté ce chapitre, qui aurait besoin de bien plus larges développements, et jetons un rapide coup d'œil sur les aspects pourrait-on dire psychologiques du catholicisme espagnol. Je veux dire l'influence des vicissitudes de l'histoire d'Espagne sur la religiosité de son peuple.

Pendant huit longs siècles du moyen âge —de l'invasion musulmane en 711, jusqu'à la prise de Grenade par les Rois Catholiques en 1492—, les formations politiques de la Péninsule Ibérique (quatre royaumes chrétiens, Aragon, Navarre, Castille et Portugal, et les Etats musulmans) se sont agglutinés dans une lutte presque permanente. Lutte de caractère national, sans doute, mais aussi et surtout de caractère religieux. C'est la *Reconquista,* la lente reprise progressive du territoire de la chrétienté sur l'Islam. Ce qui n'a pas été sans marquer la vie religieuse de ces peuples d'un caractère militant, combattif. Cela est vrai surtout du royaume de Castille. Ayant fini 250 ans plus tôt la reconquête de leurs territoires respectifs, Catalans et Portugais eurent les mains libres pour se consacrer à d'autres entreprises. La Méditerranée pour les uns, l'Atlantique pour les autres offraient un exutoire plus que suffisant à leur force d'expansion. Toutefois, dans un si long affrontement, les ennemis —ici la chrétienté et l'Islam— ne font pas que se combattre. Ils échangent aussi entre eux des valeurs de culture et même des attitudes religieuses. L'exemple le plus remarquable d'interpenétration des cultures est la fameuse école de traducteurs de Tolède, par où est entré dans le moyen âge latin, à travers l'arabe, rien moins que la philosophie aristotélicienne. Quant aux échan-

ges religieux, ils sont parfois conscients. Et il est remarquable de voir Raymond Lulle christianiser les modes de penser —et même de prier— des Arabes, afin de pouvoir mieux leur prêcher la véritable foi. Le plus souvent ils sont inconscients. En fait, la «guerre sainte» des musulmans, le *djihad,* a sûrement laissé aux chrétiens espagnols un goût pour le combat de Dieu, que nous trouverons difficilement dans d'autres latitudes.

Puis, lorsqu'au XVIe siècle, I'Espagne est parvenue au zénith de sa puissance politique et de sa grandeur culturelle, elle s'est donnée encore une double mission religieuse. D'une part, christianiser un continent tout entier, en même temps qu'elle le colonisait, —et c'est de nouveau un terme militaire, celui de *conquistadores*, qui designe les héros de la prise de possession par le roi d'Espagne des immenses étendues de l'Amérique devenue latine. D'autre part, la défense de l'orthodoxie la plus pure, la plus intransigeante face a la Réforme protestante, —à l'intérieur, par le Tribunal de la Sainte Inquisition; a l'extérieur, par les armes, tout au long des campagnes épuisantes auxquelles l'Espagne donne son sang et son or au XVIe et au XVIIe siècles.

Rien de plus facile, après tant de sang versé, que d'établir une équation entre les intérêts de la foi et ceux de la monarchie espagnole. Et surtout «ce penchant à confier le succès de la cause chrétienne aux alternatives du combat et à craindre que la religion s'effondrerait si ses défenseurs étaient vaincus sur le champ de bataille», qui est resté pour les siècles à venir et que dénonçait le plus grand penseur chrétien du XIXe espagnol, Jaime Balmes: double tendance, extrêmement dangereuse, à confondre les intérêts temporels d'un Etat et les intérêts supra-temporels du christianisme, ainsi qu'à livrer à des moyens impurement humains la défense des valeurs surnaturelles.

Du côté des arts et des lettres, l'inspiration religieuse est prédominante. Certes l'Espagne a aussi produit des œuvres purement profanes d'une valeur artistique incomparable. *La Célestine* et *Don Quichotte,* la peinture de Velázquez et celle de Goya sont là pour le prouver. Mais il est plus que probable que nul autre pays chrétien n'a donné une telle proportion d'artistes religieux et même de Saints écrivains! —ou d'œuvres de caractère sacral. A part Cervantès, la plus puissante originalité de la littérature espagnole ce sont les écrivains ascétiques et mystiques et le théâtre religieux. Qui dit littérature espagnole du Siècle d'or, dit sans doute Cervantès, mais il dit tout autant —de nos jours specialement— Sainte Thérèse d'Avila et Saint Jean de la Croix. Et en plein XVIIe siècle, alors que l'homme remplissait les théâtres européens de

ses conflits titanesques ou cocasses, dans la tragédie comme dans la comédie, peu après Shakespeare et en même temps que Corneille et Molière, Calderón de la Barca animait sur la scène espagnole un theâtre non moins vivant, fait d'idees théologiques et de personnages abstraits, dans ses grandioses *autos sacramentales.*

Faut-il dire cependant que cette longue prédominance des valeurs religieuses à travers l'histoire, de même que l'unanimité catholique actuelle, recouvrent des manières fort différentes de vivre la foi, variables selon les tempéraments individuels et collectifs, selon les époques et selon les regions? On le conçoit aisément si l'on se rappelle les complexités de l'Espagne.

Il a été reproché par exemple au catholicisme espagnol d'être excessivement formaliste, extérieur, trop attaché aux formes de dévotion sensibles —et même spectaculaires: tout le monde connaît les processions espagnoles et tous les voyageurs ont éte frappés de l'éclat des grandes cérémonies, auxquelles assistent toujours les autorités civiles et militaires, sanglées dans leurs beaux uniformes chamarrés— en contraste avec la pauvrete bâclée des messes paroissiales ordinaires. Et pourtant, tout n'est pas faux, loin de là, dans les usages pieux de l'Espagne, —signes extérieurs d'un sincère attachement à l'Eglise et d'une piété sans feinte. Il devait en être pire que maintenant au XVIe siècle, en fait de formalisme, de dévotions routinières ou tapageuses! Et c'est quand même de ce milieu-là que sont sortis les plus grands mystiques contemplatifs de l'histoire chrétienne et tant et tant d'autres maîtres du recueillement et de la vie spirituelle!

A un tout autre moment, au moyen âge cette fois, alors que la lutte contre l'Islam battait encore son plein et était en train de marquer le catholicisme espagnol de son sens belliqueux, nourri de l'idee de croisade, un grand apôtre catalan, le laïc franciscain Raymond Lulle, se faisait le héraut de l'esprit missionnaire et allait jusqu'à s'opposer formellement au principe d'employer la force pour conquerir les âmes des infidèles. On peut dire en stricte justice que Raymond Lulle a été, au moyen âge, le «Docteur des missions», le premier grand théoricien de la missiologie.

Au XVIe siècle encore, n'est-ce pas un Espagnol de la première génération des colonisateurs du Nouveau Monde, Frère Bartolomé de Las Casas, evêque de Chiapas au Mexique, qui se fit le défenseur ardent et passionné des Indiens face à la convoitise des «conquistadores»? Et n'est-ce pas le puissant Charles-Quint le seul empereur de l'histoire universelle qui se soit décidé a ordonner, le 16 avril 1550, l'arrêt de toutes les conquêtes

dans le Nouveau Monde, jusqu'à ce qu'une commission de théologiens se soit prononcée sur la licéité de telles conquêtes, même si elles ne prétendaient avoir d'autre but que la christianisation des indigènes ?

Voici enfin, bien plus près de nous, deux grands esprits qui furent contemporains: un prêtre catalan, de famille bourgeoise, Jaime Balmes (que j'ai déjà cité), et un laïc de l'autre bout de l'Espagne, Donoso Cortés, le noble «hidalgo» d'Estremadure. Le prêtre, certes dans la plus sévere orthodoxie pour les questions de foi, représente dans le temporel les positions les plus ouvertes, les plus susceptibles d'amener l'apaisement, ou mieux encore la réconciliation nationale après sept ans de guerre civile entre absolutistes et liberaux; le laïc, en revanche, celles que nous pouvons qualifier d'intégristes. Aux dires de Menéndez Pelayo, qui a établi entre les deux un parallèle, ils n'ont en commun qu'un seul point: la cause catholique, qu'ils mettent l'un et l'autre la même ardeur à défendre, par des procédés diamétralement opposés.

IV. LE TEMPÉRAMENT ESPAGNOL

INDIVIDUALISME

Quelques traits psychologiques pour compléter ce portrait. En Espagne on voit grand, cela est connu. On entreprend facilement des oeuvres grandioses. Mais on a de la peine à les mener a bien; ou encore on s'en lasse bientôt une fois achevées. On construit volontiers, mais on n'entretient pas les bâtiments publics. De la même manière qu'on se refuse au labeur obscur qui rend durables les conquêtes. Un grand Espagnol du XVIIe siècle, Baltasar Gracián le disait déjà: «l'impatience est la marque des Espagnols, comme la patience est l'avantage des Hollandais; ceux-ci finissent les choses, les Espagnols s'en debarrassent; ils suent jusqu'à vaincre la difficulté, mais ensuite ils se contentent de la victoire et ne songent pas à en parfaire les résultats».

Serait-ce une conséquence de cet individualisme foncier que tous les observateurs ont fait ressortir comme un trait fondamental du caractère espagnol? Chacun ici —dit-on— «tiene un rey en el cuerpo» (porte un roi dans son corps). Bien des travers du tempérament espagnol proviennent de cet individualisme, de même que ses plus étonnantes réussites. Des entreprises de géants sont dues à l'initiative privée. Même la découverte et la colonisation d'Amérique: les Colomb, les Cortès, les Pizarre partaient de leur propre chef, équipaient leurs troupes —souvent en dé-

pit de l'opposition des représentants de l'autorité royale— et ils faisaient ensuite cadeau au roi de la souveraineté sur les terres nouvelles.

Sur le plan religieux, l'individualisme a un grand côté positif: l'immense désir de faire son salut personnel, de s'assurer le ciel. De là un surcroît de dévotions privées —ce qui est peu de chose—, mais aussi, chez les âmes d'élite, un admirable élan de mysticisme. Et il ne faut pas croire que dans cette terre d'élection de la plus authentique mystique chrétienne la voie illuminative soit le privilège de quelques moines émaciés, éloignés du monde. Rien de plus réaliste que le Carmel de sainte Thérèse, dans une plénitude de vie contemplative, d'union totale avec Dieu, sans perdre pour autant le contact avec la société de son temps. Et toujours, parmi les meilleurs, un grand sens de la vocation personnelle, un désir de perfection évangelique qui se traduit dans le nombre étonnant de magnifiques vocations religieuses, chez les hommes et chez les femmes.

Mais les mauvais côtés de cet individualisme à outrance sont graves. Il provoque un terrible manque de sens pour le bien du prochain et même un manque de sens de l'Eglise. Les apôtres de l'action sociale le savent bien, eux qui ont tant à faire pour essayer d'implanter en Espagne le sens social du christianisme! L'absence de sentiment communautaire constitue un empêchement au renouveau liturgique, de même qu'elle provoque l'indifférence du bourgeois face à la question ouvrière. Dans l'ordre moral, elle va plus loin encore: l'Espagnol est assurement patriote, mais il saisit difficilement les exigences du bien commun, surtout en temps de paix, et il ne se soumet presque jamais librement à une discipline civique; «hecha la ley, hecha la trampa» (avec la loi, on fait le passe-droit), dit un autre proverbe. C'est pourquoi le peuple espagnol est un peuple très difficile à gouverner: il est intelligent, mais toujours prompt à la critique et souvent il manque de respect à l'autorité, —surtout à la personne qui en est investie. Gracián le disait aussi dans sa belle langue baroque: «le héros qui aurait echappé à l'ostracisme des Atheniens, succomberait à la critique des Espagnols».

Et lorsque cette attitude critique se joint à l'attitude dogmatique («c'est moi qui possède la vérité»), chose fréquente en Espagne, il se crée une conscience messianique d'une effroyable puissance de destruction. Ce phénomène est typique chez les forces minoritaires, qu'elles soient religieuses ou politiques ou même sportives.

La contrepartie de cet individualisme se trouve dans la sensibilité extrême de l'Espagnol pour tout ce qui touche à sa bonne renommée auprès de ses semblables. Le grand thème dramatique de tout le théâtre

classique espagnol est celui de l'«honneur». Honneur qui est essentiellement une valeur sociale, l'estime dans laquelle un gentilhomme est tenu; une notion, en somme très voisine de celle de la «fama», la renommée, presque synonyme de la «honra», la considération sociale. Pour un peu, la sensibilité devient susceptibilité et le sens de l'honneur engendre le tragique «point d'honneur», qui a rempli de cadavres la scène espagnole. Aujourd'hui encore, au beau milieu de notre civilisation bourgeoise, le désir de «quedar bien» (une phrase intraduisible, que l'on peut rendre seulement par «faire bonne impression» sur les autres) demeure un des stimulants principaux de la conduite individuelle et collective. Ce grand, ce génial individualiste qu'était Don Miguel de Unamuno aimait à se considérer soi-même une «vox clamantis in deserto» —mais un désert peuplé de vingt millions de spectateurs, ajoutait un humoriste.

IDÉALISME — RÉALISME

Un autre caractère de l'homme espagnol et de ses oeuvres est marqué par le binôme idéalisme-réalisme. Ce sont comme les deux pôles entre lesquels l'âme espagnole est en tension. «Scylla et Charybde» de la littérature espagnole ce sont d'après Dámaso Alonso les deux tendances extrêmes vers la réalité et vers l'idéalisation qui se partagent —nous l'avons dit plus haut—l'art de ce pays. L'image éternelle de Don Quichotte, chevalier de l'idéal, que la figure oblongue de son fidèle écuyer Sancho doit toujours ramener à une réalité hostile, en est un autre symbole. L'adhésion profonde, irréversible, à un idéal rend l'homme espagnol le moins apte du monde au jeu d'un gouvernement parlementaire et représentatif: l'accord entre les hommes se base souvent sur un compromis; or, l'Espagnol déteste le compromis, qu'il qualifie presque grossièrement de *pasteleo* —compromission. Le rapport des forces en Espagne est trop souvent dominé par ce «tout ou rien», contre lequel Jaime Balmes se dressait déjà en 1840: «Gardez l'absolu pour les choses absolues, disait-il à ses compatriotes; la politique n'est pas la science de l'absolu, mais l'art du possible; au lieu de tout ou rien, dites sinon tout, du moins quelque chose»! Mais Balmes échoua dans son dessein de reconcilier les deux Espagnes des guerres civiles: suspect à la gauche, «traître» pour la droite, il mourut à 38 ans abreuvé de calomnies et abandonne de tous.

Il y a mieux que cela, grâce à Dieu, dans l'idéalisme espagnol. Idéalisme et réalisme ne s'opposent pas nécessairement. Et le réalisme est souvent bien autre chose qu'une littérature naturaliste et amorale. Il y a surtout en Espagne un merveilleux «réalisme surnaturel», un sens très

pur des réalites surnaturelles, non pas abstraites, non pas idéales, mais plus réelles encore que les choses de la terre: c'est le sublime réalisme des mystiques, celui qui éclaire toute la peinture du Gréco (songez aux deux plans, terrestre et céleste, de la grande toile de l'Enterrement du Comte d'Orgaz). Il y a aussi un «réalisme humaniste», un réalisme psychologique, né du besoin d'individualiser les êtres, même les créatures fictives de l'art, du besoin de rendre les choses concrètes. Tout comme il y a un réalisme populiste, celui qui a été capable de faire entrer l'homme du commun —sans gloire et sans panache, mais avec toute sa richesse proprement humaine— dans le grand art. C'est ainsi que l'Espagne a pu créer le roman moderne. Les étapes littéraires de cette création, de valeur universelle, s'appellent *La Célestine, Lazarillo de Tormes* et surtout, surtout, *Don Quichotte.*

POPULISME

Cela m'amène à relever dans la culture espagnole un troisième caractère: la tradition artistique y est en bonne partie populaire, c'est un art des majorités, opposé à l'art raffiné qui n'est destiné qu'a une élite. On a parlé souvent de l'esprit «démocratique» de l'Espagne, que son art traduit. L'expression est juste si l'on parle de valeurs culturelles du peuple et *pour* le peuple. Elle le serait moins si l'on songeait à un gouvernement *par* le peuple. Toute la litterature médiévale et classique exalte les valeurs de ce peuple et l'honneur que défend le théâtre du Siècle d'or n'est point un apanage de la seule noblesse. Le respect et même l'admiration pour ce peuple ne sont guère exagérés. Chesterton admirait lui aussi la profondeur de vraie culture qu'il rencontrait chez des paysans illettrés. Il n'y a guère d'écart entre la meilleure langue littéraire et celle que parle le peuple de Valladolid ou de Burgos.

Mais ici encore il y a une contrepartie. Les éloges décernés au bon peuple cachent souvent une bonne dose de paternalisme. En réalité, le peuple se sent abandonné des dirigeants et sa réaction, souvent violente, s'est manifestée dans ce phénomène historique remarquable du syndicalisme anarchiste.

ANTICLÉRICALISME

Le fossé entre la bourgeoisie et le peuple travailleur n'est pas propre ni exclusif de l'Espagne, bien sûr! Mais en Espagne ce fossé —et ses conséquences dans l'ordre de la sociologie religieuse— sont d'autant plus douloureux, pitoyables, que le peuple demeure psychologiquement

religieux. Et plus encore que psychologiquement, vitalement. Il le prouve au moments esentiels de la vie: la naissance, le mariage, la mort. Malgré son éloignement de la pratique quotidienne, le peuple espagnol aime l'Eglise et il sent la nostalgie de l'enfant prodigue. D'où son anticléricalisme. Car, enfin, —paradoxe des paradoxes!— il y a de l'anticléricalisme en Espagne. C'est un phénomène qui n'apparaît pas au premier abord et qui ne frappe pas l'étranger —impressionné, lui, plutôt par l'apparence contraire, le cléricalisme. Et c'est un phénomène dû en bonne partie à la réaction contre l'ambiance cléricale. Mais lorsqu'on parle d'anticlericalisme il faut s'entendre. Car ce mouvement irraisonné qui oppose le peuple au clergé revêt des formes très diverses selon les contrées. En Espagne, l'anticléricalisme est «sui generis»; souvent larvé, inexprimé; parfois, au contraire, plus extériorisé que vraiment ressenti. Mais un anticléricalisme qui ne procède jamais d'un mouvement de mépris pour l'Eglise. Il tire son origine plutôt d'une exigence plus grande à l'egard du clergé; en somme, d'un mouvement de dépit, d'amour déçu, de souffrance et, j'allais dire, d'abandon.

Trop souvent, l'Espagnol, dans les circonstances normales de la vie, sera faible, il ne vivra pas chrétiennement. Jusqu'au dernier jour, où il demandera pieusement les Sacrements. D'autres, catholiques apparemment convaincus, ne ressentiront guère le problème personnel des rapports entre la foi et la raison —ni même les exigences profondes de la charité spirituelle. Mais aux heures suprêmes, l'Espagnol trouve toujours un courage splendide. En 1936, face à la persecution sanglante, on n'a pas connu une seule apostasie. Par milliers, des catholiques très moyens, très médiocres, très insuffisants, ont affronté courageusement les outrages et même le martyre.

* * *

L'Espagne est tout cela. Et bien d'autres choses encore. Le tableau que j'ai brosse voulait être objectif. A-t-il pu paraître trop sévère? Je tenais avant tout à eviter le panégyrique conventionnel. Je ne pourrai en tout cas pas le finir sans un grand acte d'amour pour ce pays —qui est le mien— et de confiance dans l'immense réservoir d'énergies spirituelles qui se cachent en son âme, complexe et tourmentée.

Dans son corps, l'Espagne est un organisme multiple, composé d'éléments très divers. Et c'est là sa richesse. Son âme, elle, vit dans une tension permanente, prête presque à se déchirer. Chacune des valeurs

qui lui sont propres nous l'avons vue sollicitée par deux pôles d'attraction opposés. Un grand Espagnol, comme le pays lui-même angoissé, partagé, livré au démon du sentiment tragique de la vie, le grand esprit agonique que fut Don Miguel de Unamuno sentait vivre en lui deux âmes, celle d'un traditionnaliste et celle d'un progressif, dans un affrontement sans cesse renouvelé, toujours fertile. Chaque fois que ces deux âmes —les deux Espagnes qui se sont si souvent combattues les armes à la main— ont collaboré harmonieusement, non pas dans une unanimité impossible dans les choses de ce monde, mais dans un dialogue fécond et serein, un nouvel âge d'or s'est levé pour l'Espagne.

Lyon, 1960

NOTES

1. Traduction de MATHILDE POMÈS, *Les Cahiers du Journal des Poètes,* N° 56, 1938, page 56.
2. La meilleure est celle de JESÚS MARÍA VÁZQUEZ, O. P., *Así viven y mueren. Problemas religiosos de un sector de Madrid,* Madrid, 1958.